

LE NOUVEL ECONOMISTE

L'art du triomphe

L. de Miranda et J-S Hongre : "Les valeurs sont l'assurance-vie de la pérennité des entreprises"

Profession de foi de deux camarades d'HEC autour de 50 idées-forces pour atteindre la plus haute version de soi-même



Luis de Miranda et Jean-Sébastien Hongre

Comment devenir artiste de son existence ? Comment s'offrir le droit de maîtriser de son propre destin ? Comment triompher d'être libre ? Dans leur dernier ouvrage, Luis de Miranda et Jean-Sébastien Hongre proposent au lecteur de découvrir leurs vertus cardinales. L'aventure se présente sous la forme d'un voyage philosophique et historique, fruit de quatre années de travail régulier. Jean-Sébastien Hongre, par ailleurs dirigeant du cabinet de recrutement Humanskills, s'est occupé des évocations de personnages historiques, et le philosophe Luis de Miranda, des éclairages philosophiques. À la clé, 50 personnages inspirants porteurs d'autant de valeurs essentielles, commençant par la case 'Action' et se terminant par une 'remise à Zéro'.

'L'Art du triomphe', Luis de Miranda et Jean-Sébastien Hongre (Éditions de l'Opportun)

*Sans filtre,
Propos recueillis par Édouard Laugier*

Votre essai se présente comme un abécédaire de 50 valeurs que vous appelez des “valeurs sûres”. De quoi s’agit-il exactement ? Et surtout quel est le but recherché ?

Luis de Miranda et Jean-Sébastien Hongre : Nous plongeons le lecteur au cœur de 50 scènes fortes, avec 50 personnages historiques dont l’influence est universelle (Alexandre le Grand, la Callas, Winston Churchill, Catherine la Grande, Magellan, Nelson Mandela, Élisabeth I, Léonard de Vinci...). Chaque personnage incarne une valeur, que ce soit la contemplation, la ténacité, la vérité, la joie ou l’intégrité. Il s’agit d’éveiller le lecteur au souci de soi sur le plan de l’âme, de l’esprit ou de la santé philosophique. Nous proposons de méditer philosophiquement et historiquement sur le fait que le monde n’est pas construit par les froids réalistes ni ceux qui s’adaptent aux normes communes sans les questionner. Le monde appartient à ceux qui explorent leur sens du possible et parviennent à l’orienter grâce à une boussole idéale.

“C’est très bien de gagner sa vie, pourvu que l’argent ne soit que la récompense d’une intégrité de vision, d’une force de travail qui, quelle que soit l’activité, tentent de rapprocher les autres de ce que serait le paradis sur terre”

Nous jouons sur les mots “valeurs sûres”, qui en général est une expression boursière. Nous ne croyons pas à un monde où l’argent a le dernier mot. C’est très bien de gagner sa vie, pourvu que l’argent ne soit que la récompense d’une intégrité de vision, d’une force de travail qui, quelle que soit l’activité, tentent de rapprocher les autres de ce que serait le paradis sur terre. Le vrai triomphe, c’est de faire ce que l’on aime avec un sens de la liberté respectueux d’une constellation de valeurs qui harmonisent la musique terrestre et sociale. Les vrais entrepreneurs, ce sont des hommes et femmes qui créent de la valeur pour les autres, ce qui exige de penser. Henry Ford, le grand entrepreneur de l’automobile, disait que la première vertu du business man, très rare, est de penser, c’est-à-dire de sentir les possibles au creux du chaos de l’inouï.

Sur la forme, votre ouvrage se présente comme un livre à tiroirs. Chaque chapitre est construit en trois temps avec une valeur (la bienveillance, l’humilité ou la ténacité par exemple), un personnage historique (Alexandre le Grand, Léonard de Vinci ou Anne Franck) et un éclairage philosophique rédigé par Luis de Miranda. Vous proposez également un nuage de mots permettant une lecture alternative. Cette mécanique est déroutante. Comment en êtes-vous arrivés à ce choix ?

L.M. J-S.H. :La vie est déroutante. Elle ne ressemble en rien aux cartographies enfantines que l’on nous inculque à l’école ou dans les livres de développement personnel où tout semble trop simple. Notre livre n’est pas un livre de “yaquà”.

“Nous voulions que les valeurs ou vertus s’incarnent dans les personnages complexes – et qui de plus complexe que les héros de l’histoire ?”

Il faut du flair pour naviguer dans la vie avec succès, il faut du talent pour se trouver sans se perdre. Notre livre, comparé au destin d’être humain, est assez logique et structuré. Il offre au lecteur la possibilité de naviguer à sa guise, sans forcément être linéaire. Nous voulions que les valeurs ou vertus s’incarnent dans les personnages complexes – et qui de plus complexe que les héros de l’histoire ? Notre pari pourtant est que, derrière leur complexité apparente et parfois leur soif de pouvoir, se trouve une âme qui s’interroge et qui est fascinée par quelques idées clés. Nous avons choisi des personnages et des valeurs que nous admirons. Au fond, l’admiration nous a guidés : d’abord l’admiration que nous avons l’un pour l’autre, en tant qu’amis de plume, puis l’admiration pour les défis de la vie, si difficile et si aimable lorsqu’on apprend à y naviguer.

Sur le fond, votre constat est celui d’un déclin de l’humain, d’une réalité sociale hostile et d’un fatalisme technologique. Tous ces aspects sont extrêmement noirs. Nous ne vivons quand même pas dans un monde exempt de valeurs. La question serait peut-être plus de savoir comment accorder nos actes avec elles ?

L.M. J-S.H. : Nous sommes désolés que vous ayez lu le livre de cette façon. Nous voyons cet ouvrage plutôt comme porteur d’optimisme et de lumière. Oui, le monde est trop désuni et a besoin d’union, d’une constellation de valeurs communes. Pas besoin nécessairement de créer de nouvelles valeurs, comme le suggérait Friedrich Nietzsche. Les valeurs sont déjà partout comme une cacophonie de tendances, comme si plusieurs types de musiques étaient joués en même temps.

“Le monde est gris parce que trop d’entre nous ne prennent pas le temps de travailler à leur santé philosophique, à leur intégrité, à leur cohérence, ou comme vous le suggérez, à l’harmonie entre ce qu’ils croient et ce qu’ils font”

Nous vivons dans un monde tissé de valeurs, où comme disait Jean-Paul Sartre, chaque fois que nous parlons ou que nous agissons, des dizaines de valeurs s’envolent autour de nous comme des oiseaux. Mais l’ensemble manque encore d’harmonie. Non, le monde n’est pas noir, mais il est gris parce que trop d’entre nous ne prennent pas le temps d’écouter la musique autour d’eux, de travailler à leur santé philosophique, à leur intégrité, à leur cohérence, ou comme vous le suggérez, à l’harmonie entre ce qu’ils croient et ce qu’ils font. Nous critiquons certains aspects du monde avec véhémence, mais pas avec cynisme. En tant que pères de deux enfants chacun, nous avons espoir dans l’avenir. Mais il ne faut pas baisser les bras. Il y a du travail pour nous rapprocher du paradis sur terre que nos enfants méritent.

Dans la promotion de ces idées-forces et valeurs que vous mettez en avant, quel peut être le rôle de l’entreprise ? Est-elle un frein ou un accélérateur ?

L.M. J-S.H. : L’esprit d’entreprise, dans quelque domaine qu’il se manifeste, artistique ou technologique par exemple, est essentiel. Il existe tellement de types

différents d'entreprise et tellement de raisons pour travailler en entreprise ! Être visionnaire ne connaît pas de frontières, et que l'on fasse beaucoup d'argent ou non, ce qui compte est aujourd'hui la cohérence de nos actions vers un monde uni. Certaines des valeurs de notre livre sont au cœur de la vie des entreprises : action, audace, création, intégrité, mérite, précision, récompense, ténacité et quelques autres. Il s'agit, à l'heure de la fameuse responsabilité sociale des entreprises (RSE), de donner corps et sens aux idées des dirigeants et aux cadres pour que la fin financière (par exemple l'EBITDA [excédent brut d'exploitation, ndlr]) ne justifie pas les moyens. Les valeurs et leur respect sont l'assurance-vie de la pérennité des entreprises et de leur place centrale dans notre vie quotidienne.

Quelle est la valeur qui vous correspond le plus aujourd'hui ? Et quelle est celle que vous souhaiteriez posséder à l'avenir ?

L.M. J-S.H. : Nous nous reconnaissons tous deux dans cette idée forte que nous appelons "créel", c'est-à-dire le "réel créateur". Nous sentons tout autour de nous cette énergie immense qui cherche sans cesse à forger de l'unité au sein des multiples possibles. On parle beaucoup de diversité aujourd'hui, et on a oublié de parler d'unité. Cette valeur de "créel" et la pratique de la "créalectique" permettent de produire de l'unité et de la synthèse à partir de la diversité, sans supprimer cette dernière mais sans se laisser diluer dans le chaos du disparate.

■ "On parle beaucoup de diversité aujourd'hui, et on a oublié de parler d'unité"

Voltaire a eu en partie tort, dans son 'Candide', de se moquer de Leibniz et de son idée que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Nous voulons croire au meilleur des mondes possibles : il est devant nous, comme une asymptote, une étoile du Berger, une constellation qui montre la figure admirable que peut prendre l'avenir. Voilà pourquoi nous sommes devenus amis, au cœur de ce livre : nous sommes tous deux des bêtes de travail ; infatigablement, comme des laboureurs, nous avançons, parfois en titubant, mais sans jamais nous arrêter, pour léguer à nos enfants l'espoir des possibles.

Extraits - 'L'Art du triomphe'

Justesse

On parle parfois du « sommeil des justes », mais à vrai dire les êtres épris de justesse ne se reposent pas outre mesure. Leur rôle est d'harmoniser localement, patiemment, la cacophonie naturelle du monde. La personne qui s'arme de justesse est musicienne, tantôt laissant émerger l'ordre naturel et la voix propres des choses, tantôt leur imposant une seconde nature, plus équilibrée, plus respectueuse de pluralité. Face au chaos qui selon la perspective peut détruire ou construire, être juste c'est ne jamais se laisser emporter par la déflagration de l'être, mais tenir le dragon des possibles par le cou.

Il a achevé le troisième mouvement de la Symphonie fantastique de Berlioz et se retourne pour deviner si son public est en immersion. Mais il ne parvient toujours pas à distinguer quoi que ce soit dans les regards fixes des ces quelque trois cents femmes. Elles forment sur la quinzaine de rangées un bloc compact coloré du gris de leurs blouses.

À l'arrière quelques journalistes sourient à distance, sans doute sarcastiquement. Ils sont nombreux à l'avoir écorché dans la presse réactionnaire. Donner un concert symphonique dans une usine ! Il le sait, certains s'attendent à ce qu'il chute.

Pourtant, il aimerait bien que cette tentative soit une réussite, qu'elle devienne un symbole et pourquoi pas une habitude. La musique lui a sauvé la vie ! Il désire rendre plus accessible cette puissance évocatrice, ce paradis sur terre. Il lui faut sortir de ces espaces confinés où la bourgeoisie s'achète une stature le samedi soir pour venir voir le « grand maestro ». De toutes les formes d'art, se dit-il, la musique classique est celle qui doit toucher l'âme de tous les humains avec la plus sublime des énergies.

“Face au chaos qui selon la perspective peut détruire ou construire, être juste c'est ne jamais se laisser emporter par la déflagration de l'être, mais tenir le dragon des possibles par le cou”

La symphonie de Berlioz est sous-titrée Episode la vie d'un artiste ; ce soir, Claudio sait qu'il écrit un chapitre important de son existence. Mais dans cette usine humide de la petite ville de Reggio Emilia, le public reste froid et comme distant. Les mains calleuses, les corps qu'il sent endurcis sous les vêtements, les visages sévères et burinés, tout demeure comme figé. Il sent quelques regards suspicieux, ou est-ce sa susceptibilité d'artiste ? L'époque n'est pas à la confiance entre le patronat et le monde ouvrier. Un concert classique et gratuit ne pourrait-il cacher autre chose, une manoeuvre de la Direction, un cadeau empoisonné, une manipulation des bons sentiments ? Claudio a eu les plus grandes peines à obtenir l'autorisation du responsable de l'usine.

« Il s'agit d'offrir les merveilles de l'art à tous », répète-t-il comme un mantra à tous ceux qui s'étonnent de son initiative. Pour montrer qu'il a raison il doit percer les carapaces de ces femmes, élever le niveau de l'interprétation à la perfection dans une grâce simple et généreuse. Il attend encore quelques secondes avant d'entamer le quatrième mouvement, au titre inquiétant : La Marche au supplice. Il cherche à se mettre en condition afin d'être un bon passeur, pour que s'installe en quelques notes le règne sans artifice de l'émotion, comme lui a conseillé Herbert von Karajan lors de leurs dernières discussions à Berlin.

Il ouvre les yeux, et avec gravité il convoque du regard ses musiciens. Puis doucement, très doucement – car cette fois, il en est convaincu, c'est avec une lenteur de procession funéraire qu'il faut entamer ce quatrième mouvement – il lance son orchestre. Le flot monte peu à peu, enveloppant le vaste atelier, résonnant contre les machines de montage en acier, transformant peu à peu le décor industriel en scène tragique. Claudio est en sueur. Il perçoit derrière lui des mouvements de jambes, des

chaises qui bruissent sur le sol, quelques toux qui n'ont d'autres buts que de desserrer des gorges nouées ; cela est bon signe, les corps réagissent, échappent au contrôle de la discipline. Les notes se lient aux souvenirs douloureux ou aux espérances de ces vies ardues ; cette mère pense à son fils mort en couche, une autre à son frère tué lors de la Seconde Guerre mondiale, et celle-là ses parents qu'elle vient d'enterrer. Face à l'orchestre, dans les yeux de ses musiciens, il comprend qu'il se passe quelque chose, qu'un lien puissant les aimante à présent à ce public. La magie opère précisément au moment où le mouvement s'élève vers le tragique dans le chaos des cors et des trompettes, tandis que les violon ratissent le temps comme un champ qu'on retourne. Il devine chez les ouvrières des émotions trop longtemps contenues, et cette musique qui s'élève devient une ode tragique qui entre en vibration avec chaque cellule de leurs corps. Chacune de ces femmes, à cet instant précis, abrite en elle une mélodie éphémère.

“Claudio est en sueur. Il perçoit derrière lui des mouvements de jambes, des chaises qui bruissent sur le sol, quelques toux qui n'ont d'autres buts que de desserrer des gorges nouées ; cela est bon signe, les corps réagissent, échappent au contrôle de la discipline”

Mais il faut se concentrer, pour ne pas rater le cinquième et dernier mouvement, celui du retour de la joie et de l'esprit de fantaisie. Avec ses clarinettes et ses ophicléides, Berlioz nous conduit vers le pays des sorcières et des fées, vers la terre du fantastique et du possible, l'imagination créatrice qui guérit. Lorsqu'il achève la dernière note et se retourne en saluant le public, comme un coup de tonnerre, les applaudissements se mettent à raisonner dans le vaste atelier. Debout certaines femmes sourient, en pleurs, d'autres lèvent les yeux vers le ciel, toutes exultent comme gonflées d'une énergie vitale. Quelques-unes se serrent les unes contre les autres, d'autres se tiennent la main. Claudio Abbado s'incline vers le sol pour cacher ses propres larmes, au terme de ce qu'il jugera toute sa vie avoir été son plus beau concert.

L'inspiration

Une interprétation musicale juste ne veut pas seulement dire qu'on ne fait pas de fausses notes, ce qui ne serait que correct. La justesse désigne un sens de l'harmonie, mais aussi une intuition de vérité, un sixième sens qui dit : c'est ainsi, c'est ici, cela vit. Voire : ainsi soit-il ou amor fati, dirait le philosophe Nietzsche : l'amour du destin non par résignation mais parce qu'on anticipe ce qui se réalise avec la confiance de l'artiste qui fait œuvre.

Il y a dans la racine latine justus un écho entre le droit au sens légal (jus, juris) et le juste au sens moral ou esthétique. La justice dérive de la justesse, et parfois elle la pervertit. Nous avons inventé les lois parce que certains êtres, certaines réalités nous ont transmis le sens de l'intégrité, parce que nous avons un sens collectif de ce qui est droit et sain. Mais sans cesse le groupe oublie son équilibre, et doit se tourner vers l'individu pour reprendre courage. Le juste est une figure éthique et esthétique, c'est-à-dire qu'elle représente un style moral et personnel, un rappel à la vérité pour les masses oublieuses.

Agir ou parler avec justesse est une qualité que l'on peut sans doute apprendre et cultiver, mais qui doit finalement se sublimer en seconde nature et en destin. Lorsque l'attention et la vigilance vis-à-vis de la qualité de son jugement ou de ses actes deviennent aussi confiantes que notre symphonie intérieure, alors on est juste même si on peut encore, çà et là, trébucher sur l'hostilité ou le chaos destructeur du monde. Tenons bon et une part de la bêtise fondra comme neige au soleil. La beauté et la santé sont un concert de moines guerriers : lorsque le concert s'achève, la destruction regagnera du territoire, et il faut un nombre infini de concerts et de luttes pour cultiver la flamme de la justesse.

“La justesse est délicate autant qu'elle est têtue. Elle se masque parfois en classicisme digne, et peut paraître vieux jeu aux agités”

Une symphonie ne se compose pas en un jour. Chacun sait que l'on ne respire pas de la même façon dans une forêt de pins et dans une ville, qu'on ne joue pas de la même façon d'un piano désaccordé et d'un clavier bien tempéré. Est-il possible de cultiver patiemment sa propre justesse dans un environnement déséquilibré, robotique, stéréotypé, violent, ou imbécile ? La justesse est délicate autant qu'elle est têtue. Elle se masque parfois en classicisme digne, et peut paraître vieux jeu aux agités. Peut-on être à la fois juste, précis, puissant vivant et bienveillant à la fois ? Comment régénérer sa justesse au milieu de la cacophonie et de l'injustice du monde ? Précisément en n'oubliant pas que la cacophonie a toujours été l'ordre des choses. L'artiste de la justesse lance un S.O.S. qui sauve : un Système, une Oeuvre, un Style. Ces trois piliers font l'intégrité de celui ou celle qui a fait de ses admirations une manière de penser et d'être, une santé philosophique.

On dit parfois que quelque chose s'accomplit « de justesse », c'est-à-dire in-extremis. Comme si la justesse ici signifiait une imperfection, désignant une fragile solution de continuité entre le non-achevé et le but atteint. Mais la vraie justesse est fille d'abondance plutôt que du manque, elle est un bond qualitatif plus proche de ce que l'on entendait par « juste milieu » lorsqu'on n'employait pas l'expression ironiquement et lorsqu'on lisait Aristote. Le milieu doré des philosophes grecs n'est pas le compromis ni la médiocrité ; la justesse n'est pas une moyenne quantitative, mais une intégrité, un équilibre de haut vol.

L'harmonie n'est pas donnée d'avance aux êtres séculiers et le sens du sacré est un acte que l'on reconquiert chaque jour, à chaque instant : être juste c'est composer à partir du chaos, agencer le désordre, devenir l'aimant d'une attraction étrange qui peu à peu accueille comme un foyer et un refuge. Notre fidélité à notre système personnel ou collectif choisi, à notre œuvre et à notre style écarte lentement la trahison, l'indifférence, la bêtise, l'apparence du mal et l'injustice : on se lève chaque jour en combattant et en magicien pour faire mieux que Sisyphe et son rocher. Sans victoires, pas de paix.

L'écrivain Camus disait qu'il fallait « imaginer Sisyphe heureux ». Il s'agit d'une fidélité à soi, au Soi, à notre constellation de vertus compossibles. Prenons un corps : c'est un composé de chair et d'organes, mais aussi une conscience du monde, une sensibilité. Prenons un livre : des lettres collées les unes aux autres comme des

mouches empaillées, mais aussi un message et parfois une vision du monde. Prenons un poème ou un morceau de musique : quelques sons contingents et pourtant une possibilité d'ivresse et d'ordre un peu fou. Prenons l'amour : deux êtres surgis de l'inconnu, improbablement compatibles, et pourtant l'univers au coin des lèvres. Corps, livre, musique, amour : rien n'atteint le ton juste sans conquête, de soi et d'une partition du monde.

[Acheter 'L'Art du triomphe'](#), Luis de Miranda et Jean-Sébastien Hongre (Éditions de l'Opportun)

A lire également

L'économie doit céder le pas aux valeurs humaines

Les valeurs et les croyances d'une société façonnent aussi l'économie

À quoi carburent les entrepreneurs

L'entreprise, bien commun